

## Mon bébé

Elle a éteint la télévision, décroché le téléphone et fermé les volets. Elle ne veut rien du monde, aucun bruit, seulement elle et lui.

Elle écoute son souffle, chaotique, pose la main sur sa poitrine et dit *maman est là*. Tout ce qui compte à présent, c'est de le rassurer par des caresses et des murmures.

Elle se demande s'il sait qu'il va mourir. On sent cela, paraît-il, tout le monde le sent le moment venu ; mais lui, est-ce qu'il comprend ?

Assise à son chevet, elle tente de mesurer la catastrophe qui bientôt va s'abattre, mais ça n'est pas possible, c'est tellement impensable. Ce scandale la révolte et l'assomme, et la tient hébétée près du lit.

Il se met à gémir dans son sommeil, et un spasme, brièvement, le soulève. La couverture glisse, découvrant un flanc maigre. *Oh mon chéri, ton pauvre corps*. Elle le recouvre, le caresse. Il tressaille sous sa main - l'a-t-il sentie vraiment, ou bien est-ce un réflexe, la douleur qui travaille ses chairs ? *Maman est là*.

La nuit tombe derrière les volets clos. Elle ne pensait pas qu'il était si tard, déjà, elle est un peu perdue, depuis le temps qu'elle ne compte plus ni les heures ni les jours, ne mange plus, ne sort plus, ne dort plus. Elle ne veut pas le quitter : cela peut arriver d'un moment à l'autre, maintenant, le docteur l'a prévenue. Elle veut être là.

Elle grimpe sur le lit, s'allonge contre lui, en chien de fusil, et l'enlace avec précaution. Immobile, elle attend, parcourant du regard les cadres sur les murs : des photos de lui bébé, des photos de lui plus grand, et beaucoup de clichés où elle l'a dans les bras.

Tous ces moments de bonheur et de complicité, elle n'en revient toujours pas de les avoir vécus - la vie a souvent été si cruelle avec elle. Mais tout de même, pour finir, elle lui a fait ce cadeau, cet enfant merveilleux, tellement exceptionnel.

Quand elle l'emmenait au parc jouer avec les autres, elle a eu tout le loisir de comparer ; elle peut le dire : c'était lui le plus beau, le mieux élevé, le plus affectueux - cela ne fait aucun doute. Elle et lui. Cette perfection entre eux. Personne ne peut comprendre.

Sur l'oreiller, près d'elle, une peluche la nargue - faux sourire brodé sur la fourrure turquoise, insupportable joie d'objet stupide. Elle l'envoie valdinguer d'un revers de la main. Toutes ces choses, partout, désormais inutiles : ses vêtements, ses jouets, ses doudous, ces témoins d'un bonheur enfui, il faudra les ramasser un à un, les ranger - jamais elle n'aura le courage de les jeter.

Et après? Elle n'imagine pas. C'est au-dessus de ses forces.

C'est la nuit, maintenant, l'obscurité totale, le silence autour d'eux. Un frisson la parcourt. Elle se demande si l'autre est encore là, son copain du parc. Depuis deux jours, il passe et repasse devant la maison, en espérant

sans doute qu'elle lui dise d'entrer. Mais elle ne le fera pas : elle lui trouve mauvais genre, et d'abord, on ne sait pas d'où il vient. Maintenant, il est si tard, il a dû se laisser d'attendre sur le trottoir. Il a dû s'en aller.

Le petit se cambre, soudain, et gémit du fond de son coma. Son corps reste crispé durant quelques secondes, puis il retombe inerte. Elle resserre son étreinte, sent son souffle ténu, et le cœur sous ses doigts, qui doucement ralentit. *Mon amour, n'aie pas peur : maman est près de toi*, murmure-t-elle épuisée, le nez contre son cou.

Elle va l'accompagner, jusqu'au bout, comme elle doit. Il lui a donné tant d'amour, tant de joie.

Un bonheur pareil, elle n'aurait jamais cru que c'était possible, après tous ces chagrins, toutes ces déceptions. *Mon amour, mon bébé*. Elle n'aura pas assez de sa vie entière pour s'en souvenir et chérir sa mémoire. C'est sur cette pensée que le sommeil la prend.

Elle rêve. C'est simple et doux, comme parfois dans les rêves. Ils nagent ensemble dans l'eau fraîche d'un lac. Ils sont si heureux qu'il n'y a rien à dire. Ils avancent au même rythme, exactement, et cela dure infiniment, comme une longue et tendre glissade.

La voilè qui sourit dans son sommeil, le bras passé autour de son amour, dont le souffle fragile s'affaiblit peu à peu.

Quand vers minuit il cesse de respirer, elle ne se réveille pas. Elle continue de nager avec lui sous le ciel étoilé. Et elle sait que bientôt, ils toucheront la rive.

Blandine Le Callet, *Dix rêves de pierre*, janvier 2013, p. 177-180